

Auteur : ECRIVAIN_EN_HERBE

Source : <http://www.ebook-fr.com> ou <http://www.ebook-gratuit.org>

Le Loth.

"Les anges donnent la consigne de ne pas se retourner vers Sodome au moment de la destruction de cette ville. Malgré cet avertissement, l'épouse de Loth se retourne et est changée en statue de sel. Les deux villes de la plaine sont détruites. Loth et ses filles vont se réfugier dans une grotte de la montagne..."
(<http://fr.wikipedia.org/wiki/Loth>)

LUNDI

En 1986, Monsieur Jean-Pierre PLACIDE et sa concubine Nadine LEPOMMIER, tous les deux cinquantenaires et commerçants, tenaient dans le 19ème arrondissement de Paris, un bistrot.

Ce dernier, situé dans la rue de Flandre, fort de son succès, affichait complet du lundi au samedi, de 8h à 19h.

Il y avait deux catégories de clients... D'un côté, les clients habitués, fidèles au poste. Dont M. POIVRET, M. RUGUSSE et Mme PERTUIS. Et de l'autre des clients certes étrangers mais à l'aspect familial.

Et pour cause, dans le passé, des rixes avaient éclatées entre ces deux groupes. Notamment du fait que les habitués méprisaient les étrangers.

Or on était entré dans la deuxième semaine de Juillet et le « Loth », le bistrot, grouillait d'étrangers saisonniers...

En ce lundi matin, une étrangère grassouillette fit son apparition dans le bistrot. Mme Burger commanda un cappuccino puis s'installa à une table isolée tout au fond de la salle hexagonale.

M. POIVRET assis au comptoir, âgé de quatre vingt sept ans la dévisagée curieusement. Elle avait de beaux cheveux bouclés et blonds. De plus, elle portait une fine paire de lunettes sur un long nez aquilin. Son sourire émaciait dévoilé des dents blanchâtres...

Dix minutes plus tard, sa petite personne paya son comptant d'addition, et sans plus mot dire que merci, elle salua M. PLACIDE pour ensuite s'éclipser d'un air hautain... Cette journée passa sans encombre.

MARDI

À midi, M. PLACIDE fit remarquer à sa compagne l'absence de M. RUGUSSE, le notaire, habitué à son petit vin rouge tous les matins. Il passait au bistrot avant de se rendre à son bureau situé deux pâtés de maison plus loin...

Mlle LEPOMMIER suggéra à son compagnon que Yves RUGUSSE devait être malade, et qu'il reviendrait sûrement le lendemain.

Le quadragénaire n'était pourtant pas du genre à ne pas donner de nouvelles. Il était plutôt bavard...

Vers treize heures, un nouvel étranger opulent fit son apparition :

-Bonjour M. PLACIDE, dit-il.

Je suis Hector Minnesänger et je suis journaliste écrivain !

Tout en exposant les raisons de sa visite au Loth, il commanda une bière blonde « Heineken », et demeura assis au comptoir à faire l'éloge de lui-même au pauvre couple dérouteré.

Après avoir passé la main dans ses cheveux couleur ambre maintes et maintes fois, il signa un autographe et disposa d'une démarche claudicante. Peut-être était-ce dû à sa grande taille et à sa forte personnalité ?

MERCREDI

Dès l'aube, Mlle LEPOMMIER réveilla son compagnon, celui-ci mécontent poussa des jurons...

Un Chauffeur livreur affable attendait patiemment dehors, derrière le bistrot.

M. PLACIDE sortit dehors mal luné, et se présenta en robe de chambre pourpre tout comme son teint.

-Bonjour M. PLACIDE ! s'écria le chauffeur livreur quand il le vit, d'un air ravi.

Enchanté de faire votre connaissance, je suis Romain FOURCHU, et je suis nouveau chez DEMEC transport ! reprit-il.

Pressé, Jean-Pierre commença par baragouiner des choses incompréhensibles... Puis finit par s'arrêter un moment, et observa brièvement le dénommé FOURCHU.

« Encore un bigleux ! » pensait-il.

L'homme qui lui faisait face, était un jeune homme maigrichon à la peau métissée. Par ailleurs, il était rouquin et de taille moyenne.

Après quelques secondes de réflexion, M. PLACIDE finit par articuler convenablement, d'un ton sardonique :

-Très bien ! Dépêchez-vous ! Où est la marchandise ?

Au cours de cette même journée, le bistrot fut extraordinairement calme... Jean-Pierre et Nadine constatèrent l'absence prolongée de M. RUGUSSE.

JEUDI

Géraldine Pertuis se tenait assise la deuxième table à gauche devant le comptoir, en train de lire Paris-Match et de savourait un succulent thé.

L'horloge s'anima au dessus du présentoir à alcool en inox. Il était neuf heures du matin. Mlle METRICEN, la ménagère se plaignait à son patron, M. PLACIDE.

Selon elle, le bistrot était tous les jours d'ouverture bombé de monde. Et cela n'était guère propice à un nettoyage soigné. L'insalubrité se faisait remarquée. C'était cette raison, qu'avait fournie l'ancienne ménagère, Christine GIRAULT, pour démissionner une semaine auparavant. Corinne METRICIEN, la vingtaine, la remplacée depuis lors.

Vers dix heures, sous les yeux de Mme PERTUIS, un jeune punk entra dans le bistrot. C'était Vincent PLZEN, le petit ami de Corinne.

Cependant que Géraldine caressait ses cheveux châtons ondoyants, cette dernière, surprit des baisers volés et une conversation entre le couple :

-Je suis sans nouvelles de mon oncle depuis deux jours ! Je sais qu'il avait l'habitude de passer tous les matins au Loth avant de se rendre à l'agence !

Corinne paraissait surprise, quand elle répondit :

-Je suis désolé Vince ! Je ne connais pas la personne dont tu me parles ! Mes patrons sont trop occupés pour le...

Mais à cet instant, elle s'évanouit, et PLZEN héla de l'aide. Le jeune homme élégant, à la peau bronzée, maintenait dans ses bras le corps inerte de sa petite amie. Il lui fit du bouche à bouche en public. Une frange rose masquait les yeux de cette dernière.

VENDREDI

À cinq heures du soir, la sonnerie du combiné téléphonique retentit en pleine cohue au Loth. Au bout de la cinquième sonnerie, Mlle LEPOMMIER, agacée répondit. C'était PLZEN. Il voulait avertir cette dernière que sa fiancée désormais, s'était rétablie. Elle avait eue une syncope. Faisant suite à des traitements neuropsychologiques. Pour finir, il avait précisé qu'elle reviendrait travaillée dès le lundi suivant, d'un ton accusateur.

Un peu plus tard, quand Nadine transmet la nouvelle à Jean-Pierre, ce dernier paraissait distrait... Après cinq minutes de questionnement intensif, il finit par balbutier :

-C'est à cause de ce bon vieux Yves... Cela m'inquiète, je n'ai toujours pas de nouvelles de lui !

À ce moment là, Alain POIVRET, assis silencieusement à une table près de la porte d'entrée du Loth, intervint :

-Voyons mon ami, ne vous tracassez point ! Vous n'êtes donc pas au courant ?

M. PLACIDE et Mlle LEPOMMIER, piqués au vif, semblants être d'un accord tacite, répliquèrent immédiatement d'une même voix:

-Au courant de quoi ?

M. POIVRET s'ébroua nonchalant :

-Buvons un café ! Je vais vous expliquez... !

C'est ainsi que le vieillard aux os solides déclara ; autour de trois bons cafés fumants ; qu'Yves RUGUSSE avait été appelé en début de semaine par une agence notariale du Midi, où il devait se rendre au plus vite. Sans en connaître les raisons de cet appel. M. POIVRET et M. RUGUSSE s'étaient croisés lundi soir, dans la rue de Crimée. Et après avoir discuté un bref instant, c'est la seule chose qu'Alain avait apprise avant qu'Yves ne parte précipitamment...

Lorsqu'il en vint à ce moment du récit, un inspecteur de police surgit dans le Loth. Toutes conversations stoppèrent alors, et tous les regards se braquèrent sur lui.

Il s'assit au comptoir, et commanda un jus d'orange. Il monologuait envers les commerçants pleins d'entrain :

-Tenez à propos, saviez-vous que la malheureuse Cathy Burger, a succombée à une crise cardiaque hier matin ? Alors qu'elle visitait le musée du Louvres. On l'a retrouvée étendue sur le sol en dais. Sale histoire ! Pauvre anglaise ! Vous la connaissiez je crois ?

Cependant ni l'un, ni l'autre, ne répondit tellement ils étaient abasourdi par la nouvelle. Un long silence naquit, pesant. Gêné, l'inspecteur paya son dû et s'empressa de quitter le bistrot, sous le regard d'une silhouette qui se profilait dans l'ombre...

SAMEDI

Mlle LEPOMMIER massait les épaules voûtées de son concubin. Soudain, l'homme replet se glissa hors de ses draps. Sa compagne, décontenancée, fixa de ses yeux bleus océan le radio-réveil un instant. Il était sept heures du matin, une heure avant l'ouverture du Loth.

Jean-Pierre ouvrit la porte de sa chambre à la volée, et dévala les escaliers, de l'étage vers le rez-de chaussée.

Dès l'ouverture, une femme âgée se précipita dans le bistrot en direction de M. PLACIDE. Quand il la vit, il s'exclama d'un ton enjoué :

-Ma chère Anne !

Néanmoins, malgré cet accueil chaleureux cette dernière restée distante et avait l'air anxieuse :

-Jean-Pierre, il faut que tu m'aides absolument, Yves a disparu et ...

Mais celui-ci l'interrompt et lui expliqua ce que leur avait raconté M. POIVRET. Or, celle-ci rétorqua indignée :

-Enfin Jean-Pierre, c'est insensé, je suis Mme RUGUSSE, sa femme ! Si tel serait le cas j'aurais été avertie !
Ce disant, elle fit demi tour ahurie et disparue, laissant perplexe ce pauvre M. PLACIDE, coupable des ses inepties.

Quelques heures plus tard, il en fit part à sa concubine, qui quant à elle, avait retrouvée la montre en or de M. RUGUSSE, sous le comptoir. Cette dernière s'exclama inquiète :

-Il faut le rechercher ! Il le faut pour notre chère amie ! Et pour notre bon vieux Yves !

Exceptionnellement, le Loth ferma à midi ce jour là. C'est ainsi, qu'ils se rendirent au commissariat le plus proche... Ils demandèrent l'inspecteur TROSIT. Ce dernier étant venu la veille au Loth.

Il leur fit part, avant de quitter le commissariat, d'une affaire similaire qu'il avait eu à sa charge pendant sa carrière mais qu'ils connaissaient déjà. Voilà une dizaine d'années, un étranger suspect enivré était arrivé dans un bistrot, dont ni TROSIT, ni Jean-Pierre et Nadine, ne se souvenaient du nom, un bistrot de ce même arrondissement, un lundi matin d'août.

L'homme solitaire semblait vouloir se masquer dans un angle au fond du bistrot, une table à part et selon les personnes qui s'étaient sentis dévisager, celui-ci était resté ainsi quatre jours à les observer d'une drôle de façon, les jours et les heures d'ouverture. Le vendredi suivant, on l'avait retrouvé pendu dans la penderie située à l'étage dans la chambre des époux tenant le bistrot. Curieusement, l'affaire n'avait pas donnée de suite. Elle avait été bâclée et le plus possible dissimuler au client de ce bistrot, afin d'étouffer l'affaire...

Ainsi vers treize heures, les recherches débutèrent dans le 19ème arrondissement de Paris, et s'étendirent en vain sans succès notable jusqu'au coucher du soleil...

Vingt deux heures approchèrent. Quand soudain, Jean-Pierre se rappela d'un détail qu'il avait omis de faire parvenir à la police. C'était l'hypothèse absurde que M. RUGUSSE était bel et bien parti dans le Midi.

Dans l'obscurité naissante, une silhouette les épiait. Une demie heure plus tard les recherches furent suspendues pour la journée, et tout le monde rentra chez soi dans l'incertitude.

DIMANCHE

Le lendemain matin, de bonne heure, l'inspecteur TROSIT, le grand dadet de la police, vint réveiller M. PLACIDE et Mlle LEPOMMIER au seuil du bistrot :

-Un cadavre encore non identifié a été retrouvé dans le canal de l'Ourcq, je n'ai pas pu joindre Mme RUGUSSE pour son identification, veuillez me suivre s'il vous plaît !

Jean-Pierre et Nadine se mirent en marche, et après quelques minutes, ils furent arrivés sur les lieux où le cadavre avait été retrouvé.

Ce dernier gisait inerte emmaillotté d'une substance visqueuse... Malgré l'ombre persistante, ils le reconnurent immédiatement...

Une silhouette se dissimulait derrière une cabine téléphonique quelques mètres plus loin derrière eux. C'était bien ce pauvre Yves RUGUSSE !

Et au fur et à mesure qu'ils s'approchaient du quadragénaire, ils eurent tous les deux un sentiment d'aversion.

Cependant qu'ils avançaient, le cadavre semblait lui, au contraire s'éloigner d'eux. Etait ce un effet d'optique ? En fait le cadavre était étendu sur le ventre. Et on le tirait par l'intermédiaire d'une chaîne fixée à un treuil.

Une fois le cadavre sur le dos, M. PLACIDE déclara d'une petite voix :

-C'est bien lui !

Puis il se pencha en avant.

C'est de cette manière qu'il pût constater, que le notaire était habillé dans le cadre de sa profession. Il portait traditionnellement, un costume noir et une cravate grise, comme le veut la profession.

Pourtant, ils juraient avec son teint pâle et cireux. Mlle LEPOMMIER lâcha un cri d'effroi, et s'exclama :

-Regardez il y a une enveloppe dans la poche extérieur de sa veste !

L'inspecteur TROSIT, armé de gants, ramassa l'enveloppe souillait par l'eau. Et avec une extrême minutie, en extra son contenu, il déplaça alors un papier froissait, et déchiffra à haute voix péniblement une fine écriture :

« Encore hier, je prenais mon café au Loth quand, par inadvertance, je fus brusquement changé en statue de sel ! »

Un silence naquit. La stupéfaction et le mystère étaient à leur comble ! Etait-ce un mot rédigé par Yves RUGUSSE ou par une autre personne ?

Soudain, Mme RUGUSSE débarqua et étreignit son corps flasque. C'est par cet évènement, que furent découvertes des traces d'étranglements.

Yves RUGUSSE avait été assassiné ! Et son assassin était probablement en cavale dans la nature !

**

Le lendemain, lors de l'autopsie de son corps et l'examen des pièces à conviction, on avait découvert des bouclettes de cheveux blonds sur son torse, ainsi que dans son attaché-case, une photo d'Hambourg, ville importante d'Allemagne, non identifiée par la suite par son épouse.

Les jours s'égrenèrent ensuite puis les mois... et aucune piste nouvelle concernant le meurtre d'Yves RUGUSSE, ne furent découverts par l'enquêteur chargé de l'enquête à l'époque, un certain MACHICOULI...

Ainsi, après un an de recherches infructueuses, l'affaire fut abandonnée. Il y avait plusieurs suspects, certes, mais

aucune preuves probantes pour pouvoir plaider coupable...

Qui a tué cet habitué du Loth ? Ce pauvre Monsieur RUGUSSE... ?

Cet ebook de Policier est gratuit.

[Faites un commentaire qui sera envoyé à l'auteur, Cliquez ici](#)